



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
Comptes-rendus | 2015

La cour de Bourgogne et l'Europe. Le rayonnement et les limites d'un modèle culturel, éd. Werner Paravicini

Françoise Michaud-Fréjaville



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/crm/13330>

DOI: 10.4000/crm.13330

ISSN: 2273-0893

Publisher

Classiques Garnier

Electronic reference

Françoise Michaud-Fréjaville, « *La cour de Bourgogne et l'Europe. Le rayonnement et les limites d'un modèle culturel*, éd. Werner Paravicini », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [Online], Comptes-rendus, Online since 16 February 2015, connection on 15 October 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/13330> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.13330>

This text was automatically generated on 15 October 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

La cour de Bourgogne et l'Europe. Le rayonnement et les limites d'un modèle culturel, éd. Werner Paravicini

Françoise Michaud-Fréjaville

REFERENCES

La cour de Bourgogne et l'Europe. Le rayonnement et les limites d'un modèle culturel, éd. Werner Paravicini, Ostfildern, Jan Thorbecke, 2013, 795 p.
ISBN 978-3-7995-7464-8

- 1 Issus de deux importants colloques internationaux (celui sur la cour de France s'est déroulé du 18 au 20 septembre 2008)¹, quelque presque 1500 pages rassemblant 63 communications (et seulement deux intervenants en commun !) sur un thème depuis longtemps aimé du public imaginaire et - parfois - nostalgique, les cours royales et princières, sont maintenant disponibles. La question est certainement de bien plus d'importance que de remettre en situation les magnifiques expositions qui périodiquement présentent à travers le monde les « splendeurs » des bibliothèques royales et princières des « fleurs de lis », étalent les magnificences des orfèvreries et autres colliers de la Toison d'or, rassemblent les pleurants épars des tombeaux ducaux, les grandes Vierges à l'enfant et les reliquaires des saintes chapelles. Les cours existaient bien avant la Renaissance et le siècle de Louis XIV, et celles de la fin du Moyen Âge sont une des origines des pouvoirs de l'État moderne et, peut-être, les révélateurs des différences de nos nations d'Europe contemporaine. C'est dire le très grand intérêt du sujet, dont les textes rassemblés n'échappent pas la complexité et avouent volontiers des résultats encore parfois bien insuffisants : ces « pavés » ne se veulent en rien un monument définitif, mais de solides tribunes de discussion pour progresser.

- 2 Le grand colloque de l'Institut Historique allemand qui s'était tenu à Paris en 2007 autour de *La cour de Bourgogne et l'Europe* a donné naissance, six ans après, à un fort gros et beau volume, et si nous n'avons pas de bibliographies ni d'indices (qui auraient porté l'ouvrage sans doute à 1000 pages !), y figurent en revanche deux cahiers d'images de belle qualité, l'un en noir (L. Nys, sur les tombeaux), le second en couleurs (G. Toscano, pour Naples), et le dos de la jaquette double utilement le sommaire. Après l'introduction de W. Paravicini qui rappelle que la réputation historiographique contradictoire de la cour des « grands ducs d'Occident » (élégance, faste, modèle et miroir des cours d'Europe, mais aussi « face noire » et dysfonctionnements) oblige à un inventaire rigoureux, la structure du recueil en trois parties, neuf rapports issus des tables rondes et trente-cinq communications (de longueurs fort inégales), risque de faire apparaître une recension comme un résumé des résumés ou une pénible énumération un tant soit peu hétérogène. La vraie question était de cerner si la cour de Bourgogne, telle qu'elle fut et évolua, mérite la réputation flatteuse que, dès le milieu du XV^e siècle, lui a faite la trompette de la renommée. En conclusion, W. Blockmans insiste sur les tensions qui ont toujours existé entre les forces normatives centralisatrices venues de la cour et les résistances exercées par chacun des éléments formant l'ensemble de l'État bourguignon, soit « XVII provinces », le monde des princes et les usages chevaleresques restant plutôt des domaines de « la communication et des symboles ».
- 3 La question des riches sources archivistiques et historiographiques fut abordée en premier, elles sont particulièrement abondantes par rapport à la cour de France mais inégales dans le temps et les sujets (6 interventions), puis l'on s'est interrogé sur la réalité et surtout la cohérence et la nouveauté administrative, sociale et artistique d'un « état » multiforme et multilingue (13 communications), enfin ont été passées en revue (16 textes) les relations de divers types (liens et influences politiques, économiques, culturels) entre la cour de Bourgogne et les cours européennes (Îles britanniques, États d'Italie et de la péninsule Ibérique, l'héritage impérial et habsbourgeois, enfin la Pologne).
- 4 La masse des archives bourguignonnes a pu longtemps sembler exceptionnelle, d'autant que la dispersion des possessions a provoqué des copies, des enregistrements et des collections de preuves et que les comptabilités abondent par rapport à la royauté française, mais il demeure des lacunes (les correspondances, par exemple, et il y a eu parfois de lourdes pertes) et le grand nombre d'usage locaux révèle des incohérences : les ressources sont-elles finalement partout aussi riches qu'on le croit et affirme ? Enfin, beaucoup de publications sont anciennes, malgré le mérite des Mauristes, et mériteraient un traitement moderne (J. Richard, rapporteur, B. Schnerb, S. Hamel et P. Cockshaw). On a donc pu, avec raison, s'interroger sur une perception faussée de l'ensemble bourguignon observé depuis les manifestations d'une politique de prestige. Or le royaume de France est alors toujours le plus riche et le plus peuplé, et la Bourgogne, bien que très performante sur le rendement financier, est de plus en plus chargée de dépenses militaires et use des expédients habituels : impôts, emprunt, crédit, constitution de rentes. L'argent apparaît au grand jour dans le déploiement de faste, parfois éblouissante vitrine, largement magnifié par les visiteurs éblouis des réceptions et pérennisé par les historiographes prolifiques en récits de banquets et hauts faits de tournois. Peut-être les contemporains surévaluèrent-ils la richesse et les

écrivains laudateurs furent-ils de dociles communicateurs d'une propagande princière habile ! (B. Schnerb, rapporteur, J.-F. Lassalmonie, J. Deveaux, L. Vones).

- 5 L'influence (innovations et encouragements à l'imitation) amène à s'interroger sur la réalité d'un « style bourguignon ». La difficulté à déterminer « un » style provient d'abord de l'hétérogénéité des possessions gouvernées par les ducs. L'harmonisation des différences a obligé la cour à des négociations, parfois fort difficiles et même conflictuelles, avec des groupes, des systèmes et des institutions qui cherchaient à conserver leurs caractères et leurs privilèges (entre autres les villes de Flandre si souvent révoltées). De fait, on peut constater des dialogues permanents de gouvernés à gouvernants, une relative souplesse de l'organisation de la cour, que peut masquer – en un jeu volontaire – la figure flamboyante et autoritaire des princes, négociateurs obligés entre leurs deux suzerains. La militarisation de la cour de Bourgogne avec Charles le Téméraire aurait été influencée par les modèles italiens de Milan (capitaines et mercenaires) tant pour les recrutements que les hiérarchies ; malgré la défaite finale, le prestige du prince est demeuré entier (J.-M. Cauchies, rapporteur, U.-C. Ewert, A.-B. Spilzberth, F. Viltart).
- 6 Jusqu'à nos jours le prestige des ordres dits de chevalerie, distinguant la noblesse et le mérite, semble être une des marques de la cour bourguignonne, autour de la Toison d'or. On peut ici également réfléchir à une surévaluation des rituels, une activité assez réduite de l'Ordre et à une adroite propagande de prestige. N'en serait-il pas un peu de même pour la place que les auteurs donnent aux chevaliers exemplaires venus de la cour bourguignonne ? La noblesse y tient une place majeure, le modèle d'Alexandre est le plus prégnant. Les joutes et tournois, maintenant bien étudiés, sont organisés souvent par des chevaliers de l'Ordre, à grand renfort de publicité et le duc doit les autoriser, mais aux marges des pays de l'État bourguignon. Les rapports entre les villes et la cour apparaissent, souvent, comme des modèles et inspirations réciproques (pas d'armes, assistance de la cour aux cultes locaux, hôtels nobles en ville, commandes artistiques). Néanmoins, les fortes identités locales urbaines et nobiliaires ont empêché une véritable « burgondisation » (J. Paviot, rapporteur, G. Melville, K. Hoschema, T. Hiltmann, É. Lecupre-Desjardin).
- 7 Pourtant, dans le langage presque courant, l'« Art bourguignon » fait bien référence à une époque, un courant, un style, à des peintres aux Pays-Bas et des sculpteurs rayonnant autour de Dijon, à l'éclosion d'une musique de cour, peut-être à un type d'écriture manuscrite. La rapporteure (A.-M. Légaré) a remarqué que sur ce thème « les problèmes méthodologiques sont à reprendre ». Premier exemple, la tapisserie est peu étudiée comme objet propre et pour elle-même : ce qui en reste est luxueux et ne saurait refléter la quantité ni la variété de ce qui fut l'œuvre de quantités d'ateliers et de véritables entreprises. Les sculpteurs officiels des princes ne sont pas tous bourguignons, on trouve des gens d'Aragon et d'Avignon et personne pour raconter leurs vies. À côté des magnifiques tombeaux de Dijon, il y a ceux, disparus ou mutilés, et parfois bien postérieurs à la mort des princes et princesses, de Gand, d'Anvers, de Cambrai, des Célestins de Paris, connus par la gravure ou quelques gisants et statuettes dont la facture semble plus « urbaine » que de cour. La littérature bourguignonne de langue française serait aussi, finalement, « une expression métaphorique et imaginaire du pouvoir », et, dans les bibliothèques dont nous sont parvenus une petite partie des livres, précieux ou non, de dévotion et de bibliophilie, on pourrait peut-être distinguer les moments où ce qui se faisait pour la cour venait de Paris (avant 1450), pour ensuite

provenir de Bruges et amorcer dès 1480 le tournant humaniste. Si l'espace Pays-Bas et Bourgogne passe pour être le berceau de la musique savante écrite, nous savons aujourd'hui qu'avant 1460 les recueils notés viennent de la vallée de la Loire. De fait, dans un milieu noble qui pratique lui-même instruments et chants, ce sont les musiciens des chapelles, des groupes de trompettes et les ménestrels qui sont connus par leurs paiements, en particulier à l'époque de Charles le Téméraire, véritable mécène (K.-A. Wilson, L. Nys, T. Van Hemeleyck, H. Wijsman, D. Fiala).

- 8 La troisième partie – plus de la moitié du volume – entreprend un tour d'Europe afin d'examiner les rapports entre la cour de Bourgogne et les autres cours d'Europe, et les prolongement éventuels d'une possible influence au-delà de la disparition physique de la dynastie des Valois. Cela pourrait paraître un simple tour de table, si dans cette catégorie extérieure, si l'on ose dire, nous ne trouvions les communications les plus longues, dues apparemment à des synthèses jugées nécessaires des divers aspects traités plus haut chacun par un chercheur.
- 9 Les pays ayant eu les plus proches rapports sont évidemment ceux de la Guerre de Cent ans : France (dont le duc est vassal pour une bonne part), Angleterre et Écosse. Le rapporteur, Ph. Contamine, ne peut s'empêcher d'avouer qu'il a aussi ses idées personnelles... Au cours du XIV^e siècle, les cours d'Angleterre, de France (et d'Avignon) ont été souvent brillantes, chevaleresques, cultivées, elles ont donc focalisé les études ; mais leur effondrement, dû à diverses raisons, a laissé le champ libre à d'autres cours : celle de Bourgogne qui prend son essor, celles de René d'Anjou et de François II de Bretagne. En effet, depuis quelques années, on a regardé de plus près les cours princières dont celle du duc de Bourbon, largement financées par la largesse royale, mais aussi onéreuses pour les princes (ainsi en Bretagne). Ces cours princières, louées par les biographes et poètes contemporains, sont des lieux d'intenses relations non seulement matrimoniales mais aussi d'échanges de personnes et de biens du monde des arts. En Angleterre, où les rituels sont assez stricts et le souverain demeure à distance, serait-ce une influence ou imitation bourguignonne ? S'il y a une rotation des services de cour assumée par la noblesse traditionnelle, le roi n'est pas entouré que de vrais nobles et peut-être cela a-t-il aidé à l'adoption progressive de la langue anglaise à la cour après Édouard IV. L'Écosse ne mérite peut-être pas la réputation de médiocre élégance de sa cour, d'autant que les mariages avec le continent y furent fréquents, les ordonnances du XIV^e siècle y attestent d'une noblesse de cour et les dépenses de banquets valent ce qui se faisait ailleurs, tout comme les commandes artistiques ; mais les grandes familles écossaises manifestent leur indépendance et mènent leur propre train (O. Mattéoni, M. Vale, G. Small).
- 10 Les rapports avec l'Italie ont amplement mérité la relecture faite depuis les synthèses de Burckhard et Huizinga (dont tout n'est cependant pas démodé), sur les thèmes de la coexistence des mythes chevaleresques et de la recherche bourgeoise du profit. Il y a bien aussi en Italie des crises des États et des légitimités, aggravées par la politique de Charles le Téméraire contre les Sforza et envers René II ; les défaites bourguignonnes en Suisse laissent le champ libre à la Savoie, entre autres. Plus en détails, il est normal de se pencher sur les relations surtout économiques de Florence avec Bruges et de noter les rapprochements possibles entre les deux régions urbanisées de Toscane et de Flandre, où les princes doivent composer avec les droits locaux et négocier des accords bilatéraux. Les *civitates* de Lombardie et du Milanais et les villes de Flandre ne sont pas tout à fait comparables, les premières sont moins nombreuses mais toutes peuplées de

plus de 10 000 habitants, les secondes dominées par deux ou trois villes comprennent, de fait, des agglomérations plus modestes ; la Flandre n'a pas de villes-états, à la différence de la Lombardie, et le pouvoir du prince bourguignon y est plus fort que celui des Sforza en Milanais où subsistent partout les magistrats urbains et leurs prérogatives. L'exemple des Este, un peu trop longuement traité, est celui d'une famille autour de laquelle se forme une cour de salariés (entre 300 et 700 personnes) à laquelle s'ajoute la domesticité ; les mariages et les nominations ecclésiastiques amènent des migrations de courtisans, créant ainsi des réseaux. La cour de Bourgogne a entretenu des relations relativement modestes avec les Gonzague de Mantoue dont le système matrimonial (en concurrence avec les Visconti) a tissé des liens dans l'Europe entière ; le système curial mantouan et ses rituels ont fini après 1478, par faire basculer en leur faveur l'équilibre qui existait avec la ville. Est-ce une véritable influence bourguignonne (ou de Flandre) que l'intérêt d'Alphonse V le Magnanime et ses successeurs pour les peintres flamands tant à Naples qu'en Aragon ? Toute une historiographie a déjà fait le relevé des commandes et des voyages d'artistes, et l'étude de quelques pièces du musée Capodimonte de Naples atteste de ce goût (R. Fubini, rapporteur, L. Tanzino, G. Chittolini, G. Guerzoni, I. Lazzarini, G. Toscano).

- 11 Entre la péninsule ibérique et le monde bourguignon, nous connaissons la relation matrimoniale majeure de Philippe le Bon et Isabelle de Portugal, l'influence des jeux chevaleresques ibériques sur les champions des pas d'armes aux frontières de Bourgogne et les commandes de la péninsule aux sculpteurs et peintres aussi cotés que les draps et toiles flamands ; mais un véritable modèle culturel peut-il être exercé d'une cour princière, vassale de la France et de l'Empire (où Léonore, épouse de l'Empereur Frédéric III, est portugaise) sur des royaumes (Castille, Navarre, Aragon, Portugal) qui sont aussi intéressés aux relations avec l'Italie ou les navigations africaines ? Cette prudence de la rapporteure se retrouve dans les communications. En Castille des Trastamare, dont les liens sont nombreux avec la France (et pas seulement la Bourgogne et les marchands brugeois) mais aussi avec l'Angleterre, tout ne se réduit pas aux participations réciproques aux rencontres chevaleresques et aux banquets : la littérature (romans), les commandes « nordiques » à Burgos, Salamanque, Escalona, les arts somptuaires et la mode vestimentaire montrent les échanges, mais les différences sont aussi notables, en particulier les cérémoniaux de cour beaucoup plus distants entre les souverains castillans et leurs courtisans. Des remarques similaires sont à relever pour le Portugal : les échanges de cour, assurés, passent aussi souvent par l'Italie et sont littéraires, humanistes ou musicaux. L'exemple particulier d'Agnès de Clèves, princesse de Viane entre 1439 et 1448, donne un point de vue navarrais : la jeune épouse est arrivée avec près de cent personnes et une somptueuse garde-robe, mais si l'on peut admirer le retable venu de Bruxelles de la cathédrale de Pampelune (de Willem Ards) qu'elle a pu voir mais non commandé, le passage de la princesse bourguignonne est resté discret (A. Rucquoi, rapporteure, A. Fernandez de Córdoba Morales, R. Costa Gomez, M. Marbona Cárcelos).
- 12 Dernière sous-section, voici l'influence bourguignonne dans l'histoire du XV^e siècle et celle qui a suivi l'ère des princes Valois, le temps des Habsbourg, quand les descendants de Marie de Bourgogne régnaient sur l'Empire, et l'Espagne. On y trouvera également la Pologne, par commodité, sans doute. Le rapporteur reconnaît que l'on risque ici des discordances chronologiques de pays à pays, d'où des comparaisons peu aisées, en effet « que veut dire "bourguignon" entre les XVI^e et XVII^e siècles » ?

- 13 L'empire ne semble avoir vraiment intéressé les ducs qu'après la paix d'Arras (1435) qui les éloignait, finalement, de leur ancien rôle dans le royaume de France et Philippe le Bon vise à une couronne royale, et son fils, pourquoi pas, au diadème impérial, mais ils ne semblent pas trouver beaucoup d'appui, ni dans les villes, ni dans la noblesse, hors de leurs propres états, et les relations avec l'empereur Frédéric III furent apparemment assez froides, aggravées en 1473 et 1474 par l'agacement germanique devant l'étalage excessivement somptueux de Charles le Téméraire ; il n'en reste pas moins que la cour de Charles, ayant connu des relations avec les cours de Portugal et étant en rapport commercial et artistique assez étroit avec l'Italie des humanistes, a pu favoriser des passages de témoins venus enrichir ce que l'on appelle la Renaissance nordique. Le cas de la Suisse est d'autant plus original que le raidissement puis le refus net et victorieux de la Confédération devant l'agressivité de Charles le Téméraire s'accompagnait d'une certaine attirance des plus riches citoyens suisses pour leur voisin, avec lequel ils avaient des relations commerciales, et donc d'une influence intellectuelle et artistique dans les milieux privilégiés, par exemple bâlois ; surtout, cependant, il semble que la Suisse ait parfaitement su faire valoir ses victoires dans un grand élan auto-louangeur et démonstratif qui n'est pas sans rappeler le talent des historiographes de la cour de Bourgogne. Il y a longtemps que les historiens ont noté que quand Maximilien I^{er} eut épousé Marie de Bourgogne et fut devenu veuf, la cour impériale, restée assez autrichienne, semblerait avoir perdu toute référence à un éventuel modèle venu des Valois et trouverait plutôt ses exemples « modernes » en Italie lombarde. En Espagne des Habsbourg et des Bourbon, l'utilisation du terme de *casa de Borgoña* pour désigner un des systèmes des « maisons royales » et leurs coûteuses pensions, à côté de la *casa* de Castille par exemple, ne devrait plus faire autant illusion qu'autrefois sur un « triomphe bourguignon » : sous Philippe II et ses successeurs, les attaques contre une forme curiale venue d'ailleurs et dispendieuse amenèrent à de nombreuses ordonnances de réformes des offices et à la disparition de la *casa* de Castille, avant même l'arrivée des Bourbons. En Pologne, une analyse de divers cérémoniaux royaux (funérailles du souverain défunt, couronnements) permet difficilement de trouver des liens directs et fidèles avec tels ou tels modèles européens ; en fait on y trouve des influences multiples et une moindre ritualisation ; en quelque sorte, seule l'entrée habituelle depuis 1519 des rois de Pologne dans l'Ordre de la Toison d'or établit un lien avec la Bourgogne (H. Müller, rapporteur, C. Sieber-Lehmann, U. M. Zahnd, J. Martínez, R. Skowron).
- 14 Dans sa belle conclusion, déjà évoquée, W. Blockmans constate que la cour des Grands ducs d'Occident a dû s'insérer et s'imposer dans des ensembles déjà organisés et composer avec des particularités locales plus ou moins fortes et donc des tensions ont toujours existé, avec des résistances de part et d'autre. C'est peut-être une des explications à la multiplicité des résidences duciales, nécessaire pour que les princes puissent toujours être à la fois proches dans l'espace et distants derrière le cérémonial de la cour. Les déplacements de cette cour ont sans doute favorisé l'expansion de la civilisation artistique et littéraire, une certaine uniformisation, assez superficielle, des usages et des modes dans les dix-sept provinces, certainement soutenue par une très habile communication répandue dans tous les royaumes voisins.
- 15 Les deux gros volumes sont très encourageants pour les historiens à venir, et A. Paravicini pourra s'en réjouir : loin d'être la reprise des descriptions bien connues des historiographes célébrant la gloire des cours de Philippe le Bon et Charles le

Téméraire, ils ouvrent un vaste chantier de reconsidération de la façon dont, à partir de réalités locales, s'est créé le véritable mythe de l'expansion européenne d'un modèle bourguignon.

- ¹⁶ 1. Voir notre recension de : *La Cour du Prince. Cour de France, cours d'Europe, XII^e-XV^e siècle*, sous la direction de Murielle Gaudé-Ferragu, Bruno Laurioux et Jacques Paviot, Paris, Honoré Champion (« Études d'histoire médiévale » 13), 2011, 671p.